

LEVY-LEBOYER (Maurice), *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle* (Publication de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Paris, Série « Recherches », t. XVI), Paris, Presses Universitaires de France, 1964, 813 pages, in-8°.

Livre énorme, luxuriant, gothique, romantique, ayant rémué des tonnes de documents pour trouver son bien, mélangeant toutes les sources d'information, systématisant, découpant pour formuler ses thèses, livre terriblement éclectique, mais ayant assumé tous les risques d'une entreprise démesurée. Pour moi, livre éminemment sympathique dont je partage peu les idées, mais qui m'oblige à réviser les miennes.

Donc tout le monde raconte d'une part que la France non seulement accuse un retard important sur l'Angleterre dès 1820-1830, mais encore qu'elle progresse à un rythme nettement inférieur à celui de sa rivale, d'autre part que l'incohérence et la faiblesse des institutions bancaires françaises contrastent avec la solidité et l'extension des institutions similaires anglaises. Et tout le monde conclut, les contemporains comme l'historiographie traditionnelle, que la cause de tous les maux, c'est le banquier, ce galeux, qui n'a pas rempli sa fonction sociale, soit qu'il ait négligé le développement de l'équipement national, soit qu'il n'ait vu dans celui-ci qu'un objet de puissance financière et de spéculation.

L'auteur se propose de critiquer cette conception, vérifiant à la fois un problème de fait et un problème d'opinion. Dégageons les grandes lignes de son argumentation :

1. Etude de la structure industrielle française (1<sup>re</sup> Partie de l'ouvrage qui en comporte deux) — en faisant référence comparative à l'Angleterre, la Belgique et la Hollande.

<sup>1</sup> Banque Nationale : *Statistiques économiques de la Belgique* 1919-1929, 1929-1940, 1941-1950, 1950-1960.

- a. Trois mécanismes fondamentaux caractérisent l'industrialisation française :
- 1° Importance des échanges internationaux comme cadre de l'industrialisation européenne et nord-américaine et de la désindustrialisation des pays d'Outre-Mer. Domination de ces échanges par la Grande-Bretagne qui pallie de la sorte (par rentrées invisibles) le déficit de sa balance commerciale. Rôle important de Paris comme place financière internationale.
  - 2° Adaptation des produits aux facteurs de production — les débouchés étant bien plus facilement adaptés aux produits que les facteurs. Ainsi, chaque région est limitée à une gamme de possibilités et son dynamisme est de s'y conformer au mieux. La France, manquant de charbon, ayant perdu la mer, mais disposant d'une main-d'œuvre tantôt bon marché, tantôt très qualifiée, possède une autre voie naturelle de développement que l'Angleterre. Et elle la suit bien.
  - 3° De l'aval vers l'amont pour une même branche (de l'indienne à la filature, des constructions mécaniques à la sidérurgie) et, j'ajouterai, pour l'ensemble de l'économie (des textiles aux constructions mécaniques, de celles-ci aux chemins de fer, des constructions mécaniques et des chemins de fer à la sidérurgie).
- b. Le résultat du jeu de ces mécanismes a été plus que satisfaisant :
- 1° Certes, il y a un retard important de la France sur l'Angleterre, mais une bonne part de celui-ci est dû à la Révolution et à l'Empire dont les péripéties ont constitué un coup de frein pour l'économie française, bien lancée à la fin de l'Ancien Régime.
  - 2° Par contre, les rythmes de croissance anglais et français sont très proches de 1815 à 1850 :
    - production industrielle : de 49 à 164 pour l'Angleterre, de 51 à 158 pour la France;
    - exportation : de 63 à 199 pour l'Angleterre, de 46 à 187 pour la France.
- c. Le relais<sup>1</sup> entre exportation et demande intérieure et, au sein de celle-ci, entre consommation et investissement, exige, pour soutenir le rythme de la croissance, que le crédit joue correctement son rôle — qui est grand — dans le financement et des investissements intérieurs et des exportations. Du moment que les ressources financières existaient dans la nation — ce qui était le cas en France —, on pouvait formuler des exigences importantes vis-à-vis des institutions de crédit, surtout après 1830-1840.
2. Etude des investissements (II<sup>e</sup> Partie de l'analyse), de la façon dont la haute banque a répondu à ces exigences importantes — en faisant référence comparative à la Belgique :

<sup>1</sup> A. D. GAYER et W. W. ROSTOW ont beaucoup insisté sur ce thème dans leur remarquable analyse : *The Growth and fluctuations of the british economy 1790-1850*, Oxford, 1953.

- a. Les économies ont les banquiers qu'elles méritent. Le banquier ne peut utiliser que ce qu'on lui donne et le retard bancaire de 1815-1830 n'est que le résultat du retard économique.
- b. La haute banque qui s'est constituée petit à petit à Paris, par suite de l'importance dans les échanges internationaux du franc français, résultat elle-même de l'équilibre de la balance commerciale française avec les Anglo-saxons, est une haute banque prudente — et c'est un bien (exposé du krach de la Banque de Belgique).
- c. Toutefois, cette haute banque s'est intéressée aux chemins de fer et, conjointement, aux entreprises travaillant pour ceux-ci.
- d. L'Administration publique dont l'esprit de tutelle, hérité de l'Ancien Régime, ralentit le développement, se trouva en rivalité avec les banquiers pour les chemins de fer notamment. Les « banquiers » triomphèrent, enlevèrent à l'Administration une partie de ses tâches, mais se trouvèrent en même temps liés à celle-ci (car la victoire comporta bien des compromis) et assimilés aux « financiers » qui font métier de spéculer sur les besoins financiers de l'Etat.
- e. Ne pouvant tout faire, les banquiers, choisissant leurs investissements, assurèrent en France la croissance des secteurs stratégiques.

Livre énorme, , je l'ai dit. On le comprend mieux après ce schéma, combien appauvrissant cependant.

On terminera par quelques observations critiques :

1. L'ouvrage ne répond pas à son titre : il est strictement « franco-centrique ».
2. L'Allemagne est ignorée — lacune qui vient renforcer la critique n° 1.
3. Il ne m'est pas possible d'estimer la documentation prodigieuse de l'auteur, mais, à en juger par deux cas que je connais (l'industrie verviétoise, la révolution industrielle belge), cette documentation mêle des sources de valeur très inégale, juxtapose de façon éclectique les renseignements qu'elles procurent, ignore des études importantes. La chose était inévitable, vu la rareté des « synthèses intermédiaires ». On le signale, on ne le reproche pas à l'auteur.
4. La réussite des chemins de fer belge me paraît mettre en cause les jugements de l'auteur sur l'Administration. On répondra que l'Exécutif belge est fait de gens étant ou « ayant l'esprit » d'entrepreneurs. D'abord, c'est discutable. Ensuite, c'est en revenir à l'« Esprit économique » de la nation. Et Guillaume I des Pays-Bas (géant de l'entreprise) n'a pas la place qu'il mérite.
5. La désindustrialisation (des ouvriers du coton surtout) n'a pu avantager les pays d'Outre-Mer. La chose est controuvée par toute l'expérience que nous avons du sous-développement.
6. Les conceptions de doctrine économique qui sous-tendent ce livre d'histoire sont les conceptions de la doctrine libérale. Ce devait être davantage formalisé, car il s'agit d'idéologie. Mais, ici aussi, le livre fait penser.

Le compte rendu doit s'arrêter et j'ai conscience de n'avoir par rendu toute justice à l'auteur. Le livre de Monsieur Levy-Leboyer est un ouvrage fondamental de référence qu'aucun spécialiste du XIX<sup>e</sup> siècle ne pourra se passer de consulter et de méditer.

P. LEBRUN.